

Ruptures et mutations du « m/oi » dans *Le Corps lesbien* de Monique Wittig

105

Claudia Senabre Díaz
clause2@alumni.uv.es
Universitat de València

RÉSUMÉ. L'œuvre théorique et littéraire de Monique Wittig se caractérise par une remise en question de l'identité comme espace d'action politique. En faisant la critique du féminisme essentialiste, Wittig attaque ouvertement LA-FEMME en tant que sujet politique du féminisme, afin de dénoncer l'impossibilité de libérer les femmes des oppressions patriarcales à l'intérieur du système binaire de l'hétérosexualité. Ainsi, elle soutient que les lesbiennes ne sont pas des femmes. Dans son troisième roman, *Le Corps lesbien*, l'auteur va déconstruire la corporalité et subjectivité féminine d'un moi multiple. À partir d'un *j/e* divisé par une barre oblique, Wittig réactualise sa propre notion de sujet, d'individu, du moi et de l'autre.

MOTS CLÉS : féminisme, genre, lesbienne, identité, corps

Abstract. Monique Wittig's theoretical and literary work interrogates identity as a space for political action. Through a critical analysis of essentialist feminism, Wittig attacks the political subject "woman" in order to denounce that it is impossible to liberate the women of patriarchal oppressions within the binary system of heterosexuality. Wittig argues that lesbians are not women. In *The Lesbian Body*, the writer deconstructs the feminine anatomy and subjectivity. The self is shown as multiple, as a *j/e* divided by a slash. Wittig updates the very notion of subject, person, myself and another.

KEYWORDS: feminism, gender, lesbian, identity, body

Le féminisme anti-identitaire de Monique Wittig

106

Monique Wittig est une des figures clés du féminisme français de la deuxième moitié du xx^e siècle. Co-fondatrice du MLF (Mouvement de Libération des Femmes), elle a largement contribué à la théorie de genre et aux études féministes avec de nombreux articles et œuvres littéraires. Cependant, elle a été effacée de l'histoire du féminisme, oubliée et reléguée, car elle se positionne ouvertement contre un mouvement politique fondé sur un sujet politique unique et singulier. Wittig envisage un féminisme non-identitaire, qui ne fasse pas de la femme une identité ontologique, stable et universelle. Ses textes littéraires se font écho de ces débats propres non seulement du féminisme, mais aussi de beaucoup d'autres mouvements sociaux. Le troisième de ses romans, *Le Corps lesbien*, publié en 1973, se présente comme une réécriture du corps, de la sexualité et de ses effets sur l'identité lesbienne.

En tant que lesbienne, Wittig ressent le besoin d'ouvrir les espaces d'organisation et de militance féministe à d'autres questions qui ne sont pas partagées par toutes les femmes, de prendre en considération l'expérience des femmes homosexuelles, ouvrières et racisées. La tâche politique assumée par Wittig est directement en rapport avec la littérature, puisqu'elle se considère d'abord comme un écrivain littéraire, puis comme activiste ou philosophe¹. Son positionnement contraire à l'exaltation de la féminité comme stratégie politique lui fournit toute une série de ressources littéraires qui commencent à se manifester depuis la publication de son premier roman en 1964, *L'Opoponax*, qui remporte le Prix Médicis. Dans ce roman, Wittig donne forme au récit d'enfance d'une petite fille auquel le lecteur accède à partir du pronom impersonnel *on*. L'effet produit par la disparition de la première ou de la troisième personne (*il* ou *elle*) fait du texte un récit universel, où le lecteur peut facilement trouver une voix à soi.

Véronique Legrand ne dit pas un mot, on voit que Véronique Legrand rit sans faire de bruit. Catherine Legrand et Reine Dieu la prennent par la main. On la fait balancer à bout de bras. On dit ba-lan-cée-Vé-ro-nique-Le-grand. On la lâche parce que la cloche sonne. (Wittig, 2018 : 43)

Le deuxième roman de Monique Wittig apparaît en 1969, juste un an après les mobilisations de Mai 68, et il existe une forte relation entre ces deux faits. *Les Guérillères* donne forme à une révolution organisée par un groupe de femmes qui se soulèvent contre l'hétéro-patriarcat. Wittig conçoit le langage comme un outil matériel dont se sert l'écrivain pour travailler et construire son œuvre, et qu'il doit modeler afin de lui rendre une nouvelle dimension. Ainsi,

1 Wittig emploie le terme « écrivain », dans sa forme masculine, car elle refuse toute spécificité féminine dans son métier. « Ainsi donc "écriture féminine" revient à dire que les femmes n'appartiennent pas à l'histoire et que l'écriture n'est pas une production matérielle » (Wittig, 2013 : 99).

l'écrivain revient à une nouvelle technique littéraire pronominale pour son nouveau roman. Pour ce groupe de femmes combattantes, la principale stratégie va être discursive : l'emploi du pronom de troisième personne féminin pluriel *elles* est constamment répété pour prendre la position universelle occupée exclusivement par le pronom correspondant masculin *ils*. « Elles disent, le langage que tu parles t'empoisonne la glotte la langue le palais les lèvres. Elles disent le langage que tu parles est fait de mots qui te tuent » (Wittig, 1969 : 162).

Écrit peu avant la formation du MLF, *Les Guérillères* anticipe les débats théoriques qui se présenteront lors des mobilisations de ce groupe de femmes. Loin d'être une simple reprise des faits de Mai 68, ce roman s'inspire des modalités révolutionnaires de la rébellion initiée par des groupes d'étudiants et d'ouvriers contre les politiques impérialistes et autoritaires du gouvernement et contre des institutions telles que partis politiques ou syndicats. Son œuvre prend comme sources d'inspiration leur forme et agencement, afin de les mettre en pratique formellement. Gilles Deleuze et Félix Guattari ont soutenu que Mai 68 n'a pas eu lieu, car il s'agit d'un phénomène non assujéti aux lois historiques et sociales, à une causalité logique, et ses effets, plus que dans les grandes structures sociales (politiques et économiques), se manifestent sur les corporalités et subjectivités (le rapport avec le corps, le milieu, la sexualité, le travail, etc.). Mai 68, plutôt qu'un événement historique, c'est une possibilité :

Il n'y a de solution que créatrice. Ce sont ces reconversions créatrices qui contribueraient à résoudre la crise actuelle et prendraient la relève d'un Mai 68 généralisé, d'une bifurcation ou d'une fluctuation amplifiée. (Deleuze et Guattari, 2007 : 24)

Inspirée d'un même esprit créateur, Wittig conçoit pour ses guérillères une révolution permanente, sans commencement et sans fin, sans effets concrets, mais conçue pour attaquer corps et mentalités. Le roman est divisé en trois parties qui ne sont pourtant pas ordonnées chronologiquement. Elles correspondent aux trois différentes étapes de la révolution mais, quand le lecteur commence la lecture, il est confronté dans un premier moment à la nouvelle société qui vient d'être instaurée après la victoire des guérillères. Cette victoire arrivera à la fin de la lecture et, dans la partie centrale du roman, on assiste aux débats autour du rôle des femmes (et des hommes) au sein de la nouvelle société. Les guérillères abandonneront une première exaltation de la féminité remplaçant la masculinité normative, lorsqu'elles se rendront compte que cela implique une nouvelle dynamique essentialiste des genres.

Dans *Les Guérillères*, Monique Wittig commence à expérimenter la disposition de divers éléments sur la page blanche². L'influence d'écrivains du Nouveau Roman comme Alain Robbe-Grillet et spécialement Nathalie Sarraute fait que Wittig conçoit le roman comme un espace de construction. C'est en travaillant le langage mot par mot que l'écrivain réussit à donner forme à l'œuvre littéraire.

² Cette expérimentation continuera avec *Le Corps lesbien*, comme on le verra dans la troisième partie de l'article.

Dans sa thèse doctorale, *Le chantier littéraire*, Wittig soutiendra que « le langage participe du réel, qu'il est en fait aussi réel que le référent auquel on l'oppose, tout aussi réel que les relations sociales et que le réel physique puisqu'il participe des deux » (Wittig, 2010 : 46). Ainsi, *Les Guérillères*, écrit en lacunes (petits fragments de texte indépendants), présente trois cercles dessinés sur la page blanche qui indiquent le commencement des trois parties et soulignent le caractère circulaire de la révolution. De la même façon, toutes les cinq pages, le lecteur trouve une liste de prénoms, écrits au centre de la page, en lettres majuscules, qui montrent le caractère hétérogène de ce groupe de guérillères, de ce *elles* collectif.

Quelques années après la parution du roman, Wittig fera l'expérience des débats sur l'unité du sujet politique du féminisme pendant sa militance au MLF. Depuis le premier moment, l'opposition entre Monique Wittig et Antoinette Fouque, du groupe Psychanalyse et Politique (PsychéPo) se fait évidente. Le positionnement matérialiste de la première heurte la formation psychanalytique de la deuxième. En effet, Wittig, comme on l'a dit, est très inspirée par les événements de Mai 68. Lectrice d'auteurs matérialistes, notamment Marx et Engels, elle considère la division sexuelle à partir du matérialisme dialectique, comme un résultat des faits historiques et sociaux. Si l'on a divisé l'humanité en deux groupes radicalement opposés et présenté cette classification comme le résultat d'une différence naturelle, métaphysique, c'est parce que l'un des deux groupes obtient des privilèges à partir de la domination de l'autre. Bref, s'il y a des hommes et des femmes, c'est parce que les femmes doivent servir les hommes. L'hétérosexualité c'est, avant tout, un régime politique productif et régulateur.

Au fur et à mesure que le positionnement de Monique Wittig s'approche de cette critique du binarisme sexuel, l'opposition avec le groupe « PsychéPo » devient plus évidente. Antoinette Fouque et ses camarades défendaient, appuyées sur une prétendue marque biologique, l'existence de deux sujets différents : l'homme et la femme. Les femmes, alors, seraient des sujets naturels dont on pourrait tirer le sujet politique du féminisme : La-Femme (catégorie sous laquelle tous les êtres humains marqués féminins pourraient s'agrouper). La dimension ontologique de la femme ferait que toutes les femmes du monde partageraient des expériences parallèles et similaires (par exemple, la maternité) à partir desquelles le féminisme pourrait se construire en tant qu'un mouvement social.

Néanmoins, comme le signalent Wittig et d'autres féministes, cette position ignore les expériences et problèmes de toutes ces femmes qui se voient traversées par d'autres oppressions (de race, classe ou orientation sexuelle). Mais, au-delà des particularités des femmes homosexuelles ou ouvrières, c'est le point de vue matérialiste qui fait que Wittig rejette la catégorie « femme » comme point de départ de son féminisme. Très inspirée par le « on ne naît pas femme, on le devient » (Beauvoir, 2006 : 13) du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, Wittig soutiendra que ce n'est pas toujours qu'on devient femme. Certes, les lesbiennes ne peuvent pas être considérées comme des femmes :

« Lesbienne » est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de *sexe* (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) N'EST PAS une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. (Wittig, 2013 : 56)

En 1976, Wittig quitte la France pour s'installer définitivement aux États-Unis, une fois qu'elle a compris que son projet anti-identitaire n'a pas de place dans le féminisme français, trop ancré dans une vision essentialiste des luttes minoritaires. Pendant les années qui suivent son départ, Wittig publie une série d'articles théoriques, dont la plupart sont en anglais, où elle explique et développe sa vision sur le féminisme et qui seront recueillis et publiés aux États-Unis en 1992 sous le titre *The Straight Mind*. La re-translation en français n'arrivera qu'en 2001, de la main du sociologue et activiste *queer* Sam Bourcier, et il faudrait se demander pourquoi personne n'a voulu traduire Wittig en France jusqu'à ce que la théorie *queer* se soit intéressée à ses textes. En tout cas, dans la préface de l'édition française, intitulée *La Pensée straight*, le traducteur affirme :

Ce que vous appelez déjà la pensée *straight* a été écrit dans une langue étrangère à la langue française et à la langue *straight*. C'était la condition même de sa possibilité et la raison pour laquelle Wittig s'est échappée de France. (Bourcier, 2013 : 25)

Pour Monique Wittig, l'hétérosexualité est un régime politique, productif et normalisateur. Cause et conséquence de l'existence des hommes et des femmes, Wittig mène à terme une critique radicale du système sexe-genre pour dénoncer l'inexistence d'une marque biologique (le sexe) qui aurait une manifestation sociale et culturelle (le genre). On ne pourra jamais libérer les femmes de l'oppression patriarcale si l'on ne déconstruit pas le sexe. Donnant titre à un des articles de *La Pensée straight*, Wittig attaque la catégorie sexe pour montrer qu'il n'y a rien de naturel ou de préexistant au sujet par rapport à ce qu'on considère une femme. Bien au contraire, il s'agit d'un produit social qui régule nos vies, nos subjectivités et nos corps : « elle — la catégorie sexe — forme l'esprit tout autant que le corps puisqu'elle contrôle toute la production mentale. Elle possède nos esprits de telle manière que nous ne pouvons pas penser en dehors d'elle » (Wittig, 2013 : 44). La valeur matérielle du régime hétérosexuel suppose pour Wittig une opportunité de s'en débarrasser.

Tout au long des articles de *La Pensée straight*, l'hétérosexualité nous est présentée comme un contrat social, accepté par tous, mais dont nous ne sommes pas complètement conscients. On peut facilement remarquer l'influence du concept de contrat social proposé par Rousseau, une norme acceptée par tous les membres d'une communauté qui risque de disparaître si l'un des individus la rejette. En même temps, et comme nous l'avons déjà signalé, les sources de Monique Wittig sont pour la plupart marxistes³. Ainsi, elle va considérer les

3 Il y a en fait une grande hétérogénéité bibliographique au sein des ouvrages de Wittig, ce qui a provoqué toute une série de lectures (parfois contradictoires entre elles), mais qui donne aux

femmes comme une classe sociale, contrôlée par les hommes et dépendante de ceux-ci pas seulement pour vivre (avoir les ressources nécessaires), mais aussi pour exister. C'est pour cela que les lesbiennes ne peuvent pas être considérées comme des femmes. « Il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels » (Wittig, 2013 : 67).

Lorsque Wittig choisit le marxisme comme cadre théorique pour son analyse, elle prétend non seulement démontrer la dimension sociale du genre et du sexe, mais aussi faire un parallélisme avec les classes sociales décrites par Marx et Engels. Les auteurs du *Manifeste Communiste* avaient décrit l'existence de deux groupes sociaux, la bourgeoisie et le prolétariat, avec des intérêts opposés. Les derniers, opprimés par les bourgeois pour obtenir des bénéfices, devraient organiser une lutte de classes aspirant à l'abolition du système de classes sociales lui-même. Ainsi, Wittig pense que, de la même façon, les femmes devraient envisager l'abolition de leur classe sociale, car s'il y a de la différence, il y a de l'oppression. Le féminisme ne peut pas revendiquer la catégorie femme, cause de la domination des femmes, mais au contraire s'organiser pour sa dissolution.

Cette dénaturalisation du sexe a fait des écrits théoriques de Monique Wittig une des principales sources de la théorie *queer*, qui commence à se construire dans les années 1990. C'est tout particulièrement le premier livre de la philosophe américaine Judith Butler, *Trouble dans le genre* (1990), qui récupère ses textes politiques pour en faire une nouvelle lecture. En fait, ce sera en grande partie grâce à cette lecture de Butler qu'un intérêt renouvelé pour l'œuvre de Monique Wittig commencera à se développer en France. Après plusieurs années d'exil, les lectures des cercles *queer* permettront l'arrivée de la traduction de *La Pensée Straight*. On essaiera à continuer de comparer le féminisme de Monique Wittig avec d'autres auteurs qui, comme elle, ne prennent pas l'identité comme point de départ pour construire ni sa théorie ni son activisme.

Monique Wittig en dialogue avec la théorie *queer*

Les rapports entre Monique Wittig et la théorie *queer* ne sont ni constants, ni clairs ni évidents. Il faut, pour les trouver, être prêt à lire autrement. Certes, comme on l'a dit, Monique Wittig a été introduite auprès d'un public nombreux par Judith Butler, ce qui fait qu'elle est souvent considérée comme un référent *queer*. Cependant, le matérialisme de ses textes politiques diffère considérablement de cette nouvelle façon de comprendre la sexualité et le genre. Nous devons préciser que, de la même façon qu'on peut mener à terme beaucoup de lectures différentes de l'œuvre de Monique Wittig, il existe une grande variété de textes et d'auteurs *queer*, et nous nous trouvons devant un phénomène hétérogène.

textes un grand potentiel. On développera cette question dans la deuxième partie.

Le régime hétérosexuel est pensé par Wittig comme une structure matérielle (c'est-à-dire des résultats de procès et des dynamiques historiques et politiques) qui « enferme » les sujets dans son intérieur sans les laisser s'en échapper. L'hétérosexualité contrôle les individus en les constituant à partir des catégories « normales » (homme / femme) ou « anormales » (homosexuel, lesbienne, etc.). Ainsi, on pourrait dire que pour Wittig l'hétérosexualité est à la fois une structure oppressive et un dispositif productif des hommes et des femmes, conséquemment, des êtres humains. Sans jamais abandonner le matérialisme (car le langage fait partie de l'ordre matériel), Wittig met l'accent sur l'importance des discours hétérosexuels en tant que technologie de production des subjectivités :

La transformation des rapports économiques ne suffit pas. Il nous faut opérer une transformation politique des concepts-clés, c'est à dire les concepts qui sont stratégiques pour nous. Car il y a un autre ordre de la matérialité qui est celui du langage et qui est travaillé par ces concepts stratégiques. (Wittig, 2013 : 64)

La dimension productive des discours est un des principaux arguments de la théorie *queer*, qui soutient que l'identité de genre et même la sexualité ne sont pas des traits identitaires de l'individu mais, bien au contraire, des effets surgis de la circulation de différents discours (scientifiques, médicaux, judiciaires, politiques, etc.). Le philosophe Michel Foucault est aussi un des grands référents de la théorie *queer* précisément parce qu'il a consacré son œuvre à montrer comment les savoirs sont étroitement connectés avec le pouvoir. Ce sont les discours qui forment les corps et les esprits des sujets, par le biais d'une catégorisation des expressions de la sexualité et du genre qui les assujettit et les contrôle.

Même si Monique Wittig et Michel Foucault ont été contemporains et ont partagé des espaces d'action politique (Mai 68, Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, etc.), leur production théorique s'est construite en parallèle, s'éloignant et se rapprochant par instants, mais sans jamais arriver à entrer complètement en contact. La relation entre ces deux auteurs n'est pas toujours évidente. Si Wittig pense, comme nous l'avons expliqué, le lesbianisme en tant qu'espace politique en marge de la normativité hétérosexuelle, Foucault ne croit pas qu'il soit possible d'« échapper » à la norme, puisqu'elle habite déjà à l'intérieur du sujet lui-même, il a été modelé par elle. Michel Foucault, comme Monique Wittig, s'intéresse à ce qui « forme » le sujet, la manière dont les discours façonnent sa subjectivité et son corps. Ils pensent tous les deux l'hétérosexualité en tant que dispositif normatif qui régule et produit même des identités, mais il existe aussi entre eux des différences importantes dont on doit tenir compte.

Dans le premier volume de *L'Histoire de la sexualité : La volonté de savoir* (1976), Foucault présente une généalogie des identités sexuelles, ainsi qu'une description du pouvoir moderne, qui vont être décisives pour l'activisme *queer* postérieur. Selon Foucault, au XIX^e siècle, la sexualité devient « l'indice de force d'une société, révélant aussi bien son énergie politique que sa vigueur biolo-

gique » (Foucault, 1976 : 192). Avec la naissance des États modernes, on assiste à une nouvelle organisation et à un nouveau fonctionnement du pouvoir. Face à l'ancien pouvoir souverain, qui se caractérisait par donner au gouvernant la légitimité pour disposer de la vie des citoyens et pouvoir appliquer la peine de mort à sa volonté, les nouvelles dynamiques de pouvoir reconnaissent les formes de vie qui s'adaptent à la norme et « laissent mourir » celles qui agissent différemment. Foucault parle du « biopouvoir », car ce nouveau pouvoir s'intéresse plus à la vie qu'à la mort.

Le biopouvoir se caractérise aussi par le fait d'être « partout ». Si, avec le pouvoir souverain, on pouvait parler d'une verticalité des relations de pouvoir (qui allaient du souverain au sujet), maintenant les relations de pouvoir sont en constante circulation. Le pouvoir moderne n'est pas une force répressive qui s'impose directement aux citoyens à travers des instances judiciaires. Plutôt que censurer, le pouvoir régule, incite et stimule certains discours et en exclut, éloigne et déplace d'autres. Si son objet de contrôle est la propre vie, la sexualité (les plaisirs, la natalité et la santé) a une grande importance pour lui. « Le sexe est accès à la fois à la vie du corps et à la vie de l'espèce. On se sert de lui comme matrice des disciplines et comme principe de régulations » (Foucault, 1976 : 192). Le pouvoir est un réseau dont on ne peut pas sortir. Il n'existe pas d'espace extérieur au pouvoir, de sorte qu'on ne peut pas non plus s'y opposer.

On peut remarquer que l'idée du sexe comme moyen de contrôle apparaît tant chez Foucault que chez Wittig, bien que des différences les séparent. Au-delà des divergences, tous les deux vont trouver des stratégies émancipatoires dans des formes de vie non-hétérosexuelles. Si, pour Wittig, la lesbienne suppose déjà un espace éloigné, voire confronté, de l'hétérosexualité, Foucault va parler aussi de l'homosexualité (masculine) comme d'une opportunité de résistance à l'hétérosexualité normative. Car, pour Foucault, il s'agit de résister, d'être capables de renverser les discours pour se les approprier. Malgré son intérêt pour la sexualité, Foucault ne porte pas la même attention au genre au sein de son œuvre que Wittig. Mais nous devons mentionner un petit texte (qui est en fait un entretien), particulièrement intéressant pour le comparer à ceux de Wittig.

Dans « De l'amitié comme mode de vie », texte paru en 1981 dans le numéro 25 de la revue *Gai Pied*⁴, Foucault explique que l'homosexualité ne peut pas être considérée comme étant une vérité qui émane du sujet. L'expression du désir n'est pas l'expression d'une identité, de quelque chose faisant partie de l'essence du sujet. C'est pour cela que l'homosexualité (masculine ou féminine) ne doit pas être revendiquée, mais vécue comme expérience politique. « Le problème n'est pas de découvrir en soi la vérité du sexe, mais c'est plutôt d'user désormais de sa sexualité pour arriver à des multiplicités de relations » (Foucault, 1994 : 163). Tout comme Wittig, Foucault envisage l'homosexualité comme possibilité, comme projet de résistance aux dispositifs hétérosexuels :

4 Nous consultons la version publiée dans le quatrième volume des *Dits et écrits* de Michel Foucault, édités par Gallimard en 1994.

L'homosexualité est une occasion historique de rouvrir des virtualités relationnelles et affectives non pas tellement par les qualités intrinsèques de l'homosexuel, mais parce que la position de celui-ci « en biais », en quelque sorte, les lignes diagonales qu'il peut tracer dans le tissu social permettent de faire apparaître ces virtualités. (Foucault, 1994 : 166)

Le pouvoir, le biopouvoir et les rapports de genre ne peuvent pas être effacés ou supprimés, mais nous pouvons les subvertir et les transformer, tout en montrant qu'il n'y a rien de naturel chez eux. Mais Wittig aspire à une suppression totale des catégories de genre : « Il nous faut de plus détruire le mythe à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes » (Wittig, 2013 : 52). Cette stratégie diffère notablement de celles proposées par des auteurs *queer*. C'est aussi Sam Bourcier, traducteur et grand lecteur des textes de Wittig, qui reconnaît aussi que « cela que Wittig connaissait en tant que lesbienne *butch*, elle ne l'a pas voulu ou n'a pas pu exploiter » (Bourcier, 2012 : 142). Le projet utopique de Wittig enlèverait le potentiel révolutionnaire de ses textes, car en consacrant toute sa création romancière à l'imagination utopique, Wittig laisserait de côté la dimension matérialiste qu'elle signale dans ses articles. L'objectif de Wittig dans les textes littéraires, c'est d'effacer et d'abolir le genre, mais cette *tabula rasa* ne tient pas compte du potentiel subversif des stratégies *queer*, qui proposent plutôt une prolifération et une expérimentation des genres.

Ne voulant pas renoncer à la lecture politique de Monique Wittig, Paul B. Preciado, qui est aussi l'une des principales voix de la théorie *queer* contemporaine, admet la difficulté d'extraire un potentiel *queer* des textes de Wittig : le matérialisme lesbien ne permet pas toujours de construire des dynamiques contre-identitaires ou non-ancrées dans des fondements essentialistes. « *Habrà por tanto que inventarse nuevos comienzos* »⁵ (Preciado, 2007 : 113), soutient-il. Preciado mène à terme un dialogue entre Monique Wittig et Michel Foucault, mais aussi Simone de Beauvoir, Gilles Deleuze et Félix Guattari. La lecture croisée avec les auteurs de *Mille plateaux* met en relief l'importance du concept de « fuite » ou de « sortie », ainsi que l'interprétation de l'hétérosexualité comme un espace d'enfermement.

A causa de este hermetismo de la heterosexualidad, no hay necesidad de apelar a la liberación sexual de las lesbianas o de los homosexuales. La cuestión sería, más bien: ¿cómo abrir un punto de fuga, cómo trazar un túnel, cómo encontrar una salida al gueto "heterosexual"?⁶ (Preciado, 2007 : 116)

5 « Il faudra alors inventer de nouveaux commencements. » (Notre traduction).

6 « À cause de cet hermétisme de l'hétérosexualité, il n'est pas nécessaire de faire appel à la libération sexuelle des lesbiennes ou des homosexuels. La question serait plutôt : comment ouvrir un point de fuite, comment tracer un tunnel, comment trouver une sortie du ghetto hétérosexuel ? » (Notre traduction).

En tout cas, et malgré toutes les différences à l'heure d'analyser et d'aborder les effets du pouvoir et des oppressions sur les sujets, tous ces auteurs se méfient de l'identité comme revendication politique. Comme Preciado l'indique, et comme nous avons essayé de le montrer, *queeriser* Monique Wittig n'est pas toujours facile. Si le féminisme matérialiste s'oppose plusieurs fois au féminisme *queer* ou post-identitaire, Wittig semble aussi plusieurs fois s'approcher des formes d'expression foucaaldiennes et deleuziennes, ce qui rend plus évidente sa relation avec la théorie *queer*. « *Pero el punto de inflexión llega en 1973 con la publicación de Le Corps lesbien* »⁷ (Preciado, 2007 : 114). Troisième roman de Wittig, *Le Corps lesbien* répond à la volonté de l'auteur de composer un livre entièrement lesbien, dans sa forme et son contenu. Dans cet ouvrage, Wittig va écrire le corps (lesbien) pour mettre l'accent sur les effets que les discours biopolitiques ont sur lui et, en même temps, s'en débarrasser. *Le Corps lesbien* est l'occasion parfaite pour voir de quelle façon la lesbienne peut exister sans avoir besoin de faire de sa sexualité une catégorie identitaire.

Le moi brisé du *Corps lesbien*

Le Corps lesbien clôt la « trilogie des pronoms » de Monique Wittig. Après avoir exploité les pronoms *on* et *elles* dans ses romans antérieurs, l'auteur décide d'introduire une première et une deuxième personne, dont les formes pronominales vont structurer son troisième travail littéraire. Wittig écrit un texte où elle explique le processus d'écriture du *Corps lesbien*, ses objectifs et comment elle a fait face au manque d'une littérature lesbienne précédente qui pouvait lui servir de modèle. Dans « *Some remarks on The Lesbian Body* », Wittig affirme qu'elle s'est inspirée de l'analyse linguistique d'Émile Benveniste : « Sometimes I consider *The Lesbian Body* as a reverie about the beautiful analysis of the pronouns *je* and *tu* by the linguist Émile Benveniste »⁸ (Wittig, 2005 : 47). C'est à partir de la mise en pratique du langage que le sujet se constitue, soutient Benveniste. Quand on parle, il y a toujours un *je* qui s'adresse à un *tu*, que ce soit l'interlocuteur ou la société.

Mais Wittig ne partage pas complètement la thèse de Benveniste. Elle est d'accord avec le fait que l'individu se donne au monde par le biais du langage, comme le dit Yannick Chevalier : « Wittig s'accorde là avec Benveniste lorsque celui-ci définit l'avènement du sujet par et dans l'exercice du langage » (Chevalier, 2014 : 41). En revanche, Wittig ne pense pas à un sujet autonome et stable, ni à une dualité entre le sujet et l'interlocuteur ou la société. En effet, les formes pronominales de première personne apparaissent toujours coupées, scindées par une barre oblique (/) lorsqu'elles se manifestent dans le texte, en mettant l'accent sur le manque d'unité du sujet qui parle :

7 « Mais le renversement arrive en 1973 avec la publication de *Le Corps lesbien*. » (Notre traduction).

8 « Parfois je considère *Le Corps lesbien* comme une rêverie sur la belle analyse des pronoms *je* et *tu* du linguiste Émile Benveniste. » (Notre traduction).

J/e connais par cœur l'endroit où tu es, c'est ainsi que j/e m/e dirige de ton côté sans marquer le moindre temps d'arrêt sans que cependant je puisse te voir ou t'entendre. Une peur m//arrive m//immobilisant. (Wittig, 1973 : 45)

Construit en « lacunes », petits fragments de texte indépendants, *Le Corps lesbien* peut être lu comme un roman poétique qui développe la relation entre *j/e* et *tu* sans jamais faire correspondre ces deux instances pronominales avec deux « personnages » ou deux individus reconnaissables. Habitant un espace utopique, *j/e* et *tu* interagissent entre eux et, par instants, aussi avec un pronom *elles* qui fait penser aux guérillères. Comme s'il s'agissait d'une communauté en construction, ce groupe de « femmes » (si nous pouvons parler encore de femmes) exercera une violence physique et symbolique envers *j/e* et *tu*. De la même façon, *j/e* et *tu* vont reproduire cette même violence qui est déjà annoncée par la barre oblique : celle subie par les lesbiennes, écartées et disparues de l'histoire universelle.

Dans un mouvement très foucauldien, Wittig va s'emparer de tous ces discours à travers lesquels on a exercé de la violence sur les lesbiennes pour renverser leurs arguments. *Le Corps lesbien* est un roman avec une vaste intertextualité⁹, et on peut trouver des références de la Bible : « J/e suis au Golgotha par vous toutes abandonnée » (Wittig, 1973 : 138) ; comme des emprunts aux savoirs médicaux, scientifiques et anatomiques, quand elle introduit, toutes les vingt pages, des termes propres de ces discours, imprimés en grandes lettres capitales, occupant toute la page blanche. Ces listes de mots désignant des parties du corps, des extrémités, des organes et des fonctions somatiques incident sur la volonté de l'auteur de prendre le corps comme espace d'action politique.

Le régime hétérosexuel avait fondé une différence essentielle et primaire sur les corps, afin de les classer selon leur capacité ou incapacité de reproduction. Certes, si Wittig analyse l'hétérosexualité en termes matérialistes, en faisant particulièrement attention aux variantes économiques, c'est parce que les femmes sont traitées comme force de travail par le patriarcat. On a besoin de contrôler les corps des femmes, d'assurer des relations hétérosexuelles qui aient pour but la fécondation, afin de garantir la natalité. Comme Foucault, le sexe (pas seulement l'acte sexuel, mais toutes les dynamiques qu'il entraîne) est considéré ici une technologie de travail. La division se fonde sur les organes génitaux, responsables de la fécondation, et présentés comme les seules sources de plaisir possibles. La reproduction suppose (comme les soins ou les tâches domestiques) un travail non salarié réservé aux femmes.

Mais le corps lesbien ne suit pas la même logique, il ne se plie pas au travail reproductif. En fait, la considération du corps comme force de travail par le régime hétérosexuel va bien au-delà des organes génitaux. Selon les discours médicaux, le corps est un organisme composé d'organes et d'extrémités ayant

9 Le directeur de thèse de Monique Wittig est Gérard Genette, auteur de l'œuvre *Palimpseste. La littérature au second degré* (1982), l'un de principaux traités d'intertextualité en littérature. On peut facilement voir les influences sur la production théorique et littéraire de Wittig.

chacun une fonction concrète et indispensable pour faire marcher le tout. En revanche, le corps lesbien fait la grève du travail à la chaîne, il fait la grève de genre. Monique Wittig explique dans « *Some remarks on *The Lesbian Body** » que l'écriture du roman a démarré à partir du titre. C'est sur la base du contact entre les deux mots, « corps » et « lesbien », que l'auteur trouve le chemin pour commencer à écrire, à partir de l'effet humoristique produit. Pour Wittig, lorsque le nom masculin « corps » est qualifié par l'adjectif « lesbien » il se produit un effet de surprise, d'inadéquation, de manque de cohérence qui affecte directement notre notion de « corps » : « *In otherwords "lesbian" by its proximity to "body" seemed to me to destabilize the general notion of the body* »¹⁰ (Wittig, 2005 : 46).

Le corps lesbien va être réécrit à partir des discours qui lui ont donné forme pour arriver à de nouvelles corporalités, de nouvelles formes qui ont su s'approprier des discours biopolitiques pour les renverser. Comme nous le savons, c'est seulement la lesbienne qui a cette capacité, celle qui, par sa seule existence, peut remettre en question les binômes homme / femme ou masculin / féminin de la pensée *straight*. Mais, comme nous essayerons de le montrer, la lesbienne ne questionne pas seulement les catégories hétérosexuelles, mais bien d'autres, telles que : humain / animal, un / autre ou je / tu. En effet, ces catégories sont très en rapport avec la pensée hétérosexuelle et leur perpétuation, et nous ne pourrons jamais abandonner l'hétérosexualité normative sans questionner d'autres divisions qui causent aussi beaucoup de violences :

Une nouvelle définition de la personne et du sujet pour toute l'humanité ne peut être trouvée qu'au-delà des catégories de sexe (homme et femme) et que l'avènement de sujets individuels exige d'abord la destruction de catégories de sexe, la cessation de leur emploi et le rejet de toutes les sciences qui les utilisent comme leurs fondements (pratiquement toutes les sciences sociales). (Wittig, 2013 : 56)

Wittig s'attaque directement *contre* le corps en tant qu'organisme, en tant qu'espace d'inscription de l'hétérosexualité. Il va subir différentes mutations et changements qui produisent des sujets hybrides, presque monstrueux. Malgré la présence d'un corpus anatomique qui pourrait être associé à une corporalité féminine (comme *clitoris*, *vagin*, *sein* ou *mamelles*), ces parties corporelles vont réactualiser la signification de ce que c'est un « corps féminin », et même un « corps humain », elles vont bouleverser la représentation traditionnelle de la sexualité féminine et lesbienne. L'anatomie n'est plus un moyen de division des corps. Les génitaux ou les organes sexuels ne produisent pas un corps d'homme ou un corps de femme.

¹⁰ « En d'autres termes, j'avais l'impression que la proximité entre "lesbien" et "corps" déstabilisait la notion générale du corps. » (Notre traduction).

J/e m//absorbe, j/e m/e projette jusque dans les centres moteurs derrière ton œil, je m//introduis m/a bouche m/a langue m/es doigts, j/e passe derrière ton miroir, j/e m/e répands, j/e m//incruste, j// atteins enfin l'hémisphère gauche de ton cerveau (...) (Wittig, 1973 : 82)

Il ne s'agit pas d'une représentation de femmes, car il n'y a plus de centralité pour définir ou classer le corps. Comme on peut remarquer dans l'exemple précédent, *j/e* est capable de s'introduire dans le cerveau de *tu* à partir du globe oculaire. Dans l'exemple suivant, c'est *tu* qui s'introduit à l'intérieur de *j/e* à travers le vagin. Les deux endroits ont la même considération de la part de l'auteur. En prenant la totalité du corps comme possible espace d'intervention et d'invention, Wittig rejette la division sexuelle fondée sur les organes génitaux, ainsi que leur considération comme les seules sources de plaisir possibles :

M/on clitoris l'ensemble de m/es lèvres sont touchés par tes mains. À travers m/on vagin et m/on utérus tu t'introduis jusqu'à m/es intestins en crevant la membrane. Tu mets autour de ton cou m/on duodénum rose pâle assez veiné de bleu. Tu déroules m/on intestin grêle jaune. (Wittig, 1973 : 33)

Ces deux corps sont connectés par une relation d'interdépendance : ils ne sont pas des organismes autonomes, mais ils existent en relation avec l'autre. L'emploi de la structure « adjectif possessif + nom » pour parler des parties corporelles, répétée dans ces derniers exemples et tout au long du roman, montre que la relation entre le sujet, ses organes et ses extrémités ne va pas de soi. En effet, comme le signale Chevalier, l'article défini serait beaucoup plus utilisé en français face au possessif, car on considère qu'il ne faut pas remarquer l'appartenance du propre corps. « Le recours au possessif exhibe, au contraire, une disjonction entre le tout et la partie » (Chevalier, 2012 : 243). Mais, dans le roman de Wittig, *m/on* corps ne peut pas exister sans le tien. De la même façon, les parties de *m/on* corps n'ont pas besoin de *m/a* conscience pour exister.

Le Corps lesbien nous présente deux instances corporelles qui entretiennent des relations entre elles. Ce que dans un premier instant pourrait être qualifié comme une relation sexuelle se dilue progressivement, jusqu'à ce que le lecteur ne soit plus capable d'identifier s'il s'agit d'une rencontre de caractère sexuel ou pas. « Mes deux doigts du dedans se sont rejoints, ils tentent le passage du duodénum de l'estomac jusqu'à ton œsophage » (Wittig, 1973 : 99). La lesbienne, qui n'est pas une femme qui aime une autre femme (car cela serait accepter la différence sexuelle), adopte une pluralité qui est même interchangeable avec l'autre, avec l'amante. Au fur et à mesure que la lecture avance, il devient aussi plus difficile d'identifier qui est *j/e* et qui est *tu*, comme si ces deux « personnages » se relayaient pour adopter la première personne et se manifester discursivement. « Nos deux corps qui sont à présent un organisme unique parcouru de vibra-

tions trépidant plein de ses propres courants, ne l'est-il pas m/a plus chérie ? » (Wittig, 1973 : 123).

Au sein de ces dynamiques contre-identitaires, le corps n'est plus un support matériel de la conscience. Wittig commence par attaquer la division hétérosexuelle et finit par refuser une conception cartésienne qui subordonne le corps à une *res cogitans*. La barre oblique qui divise le *j/e* questionne tant un sujet politique exclusif du féminisme, comme l'unicité de la lesbienne. Si le corps n'est pas organisé à partir d'un point de référence (que ce soit la marque sexuelle ou un esprit supra-corporel), on ne peut plus parler de différents sujets, d'individus autonomes, indépendants et définitifs. On a affaire à des corporalités multiples et des subjectivités multiples.

Des spores sortent de ton épiderme. Tes pores les produisent par milliers, *j/e* regarde les éclatements menus, *j/e* vois comment les spores descendent aux bouts de filaments pileux sans se détacher d'eux, les tiges poussent, les spores se développent et s'arrondissent, les boules innombrables ensemble entrechoquées font des stridences des cliquetis des vibrations de harpe éolienne. (Wittig, 1973 : 24)

Cet extrait montre comment *tu* se divise en milliers de spores, se sépare et se ramifie. Les actions réalisées par le corps lesbien, ses fractures et ses transformations, qu'elles se produisent sur lui-même ou sur son interlocuteur, ne sont jamais le résultat d'une décision préalable menée à terme. Il n'existe aucune chorégraphie qui puisse établir les pas qui vont être suivis par les corps. L'âme et le corps ne sont plus reliés, il n'y a ni correspondance ni hiérarchie entre eux. La notion d'identité se voit dépassée une fois que les barrières qui ont traditionnellement traversé l'individu sont remises en question. C'est précisément à partir du contact avec l'autre, avec *tu*, que cette unité se déconstruit. « *J/e* passe de ton bord, je fais éclater les petites unités de *m/on m/oi*, je suis menacée, *j/e* suis désirée par toi » (Wittig, 1973 : 109). Dans la même stratégie de décomposition de la corporalité, la subjectivité est questionnée en tant qu'essence préexistante au corps matériel et à sa relation avec le monde.

Certes, ce qui intéresse Wittig n'est pas la création d'une nouvelle catégorie essentialiste, mais de proposer une nouvelle façon d'être et de vivre avec la réalité qui nous entoure. Wittig veut chercher de nouveaux espaces non dominés par la pensée hétérosexuelle. Teresa de Lauretis voit la lesbienne de Wittig comme un « sujet excentrique », c'est-à-dire, éloigné du centre normatif et parcourant des espaces frontaliers. « *It was the figure of a subject that exceeds its conditions of subjection, a subject in excess of its discursive construction, a subject of which we only knew what it was not: not-woman* »¹¹ (Lauretis, 2005 : 56).

11 « C'était la figure d'un sujet qui excède ses conditions d'assujettissement, un sujet en excès de sa construction discursive, un sujet dont on ne savait ce qu'il n'était pas : pas une femme. » (Notre traduction).

Les « personnages » du roman de Wittig excèdent les notions traditionnelles de « personnage », de « femme », d'« individu » ou de « sujet ».

En effet, on pourrait dire que Wittig envisage de nouvelles subjectivités cognitives, qu'elle renonce à faire de la lesbienne une identité ontologique. *Le Corps lesbien* a été l'objet de plusieurs lectures *queer*, ayant toutes mis l'accent sur le caractère monstrueux, hybride et non-humain de la lesbienne. Renoncer à l'hétérosexualité, à la catégorie « femme », comporte la relégation à des espaces insolites. « Le lesbianisme est bien plus que la sexualité. Le lesbianisme ouvre sur une autre dimension de l'humain » (Wittig, 2013 : 93). Wittig décide de tirer profit de cette nouvelle dimension.

Depuis le moment même où Wittig a annoncé que les lesbiennes ne sont pas des femmes, les catégories homme et femme sont questionnées et attaquées, et avec elles tout notre système épistémique. En effet, s'il n'y a pas d'hommes ni de femmes, est-il possible de parler de l'humain ? Comment parler du corps ? Est-il possible de dire « je » ? Les textes de Monique Wittig, théoriques ou littéraires, ne nous donnent pas de réponses concises, ce n'est qu'une opportunité, une proposition. *Le Corps lesbien* n'est pas la description d'une sexualité lesbienne ; Wittig ne construit pas son texte à partir de la notion de « vérité ». Au contraire, le texte, le corps et la subjectivité seront attaqués comme espaces d'inscription de l'hétérosexualité. Lorsque Wittig renonce à l'unicité du sujet du féminisme, elle renonce à l'unicité du moi.

Œuvres citées

- BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe, tome 2 : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 2006.
- BOURCIER, Marie Hélène, « Les petits chevaux de Troie : Wittig entre modernisme, matérialisme et politique », in Benoît Auclerc et Yannick Chevalier (dir.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 127-144.
- CHEVALIER, Yannick, « *Le Corps lesbien* : syntaxe corporelle et prédicat lesbien in Benoît Auclerc et Yannick Chevalier (dir.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 233-255.
- , « Le contre-texte comme étai subjectif : l'exemple du j/e du *Corps lesbien* (Monique Wittig, 1973) », *La Lecture littéraire. Revue de Recherches sur le régime littéraire de la lecture*, 12, 2014, p. 31-43.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, « Mai 68 n'a pas eu lieu : Gilles Deleuze et Félix Guattari reprennent la parole ensemble pour analyser 1984 à la lumière de 1968 », *Chimères*, 64, 2, 2007, p. 23-24. <https://doi.org/10.3917/chime.064.0023>
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité. I La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- , *Dits et écrits. Volume IV*, Paris, Gallimard, 1994.
- LAURETIS, Teresa DE, « When Lesbians Were Not Women », Namascar Shaktini (dir.), *On Monique Wittig. Theoretical, political and literary essays*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, p. 44-48.

PRECIADO, Paul, « Devenir bollo-lobo o cómo hacerse un cuerpo *queer* a partir de *El pensamiento heterosexual* », David Córdoba, Javier Sáez et Paco Vidarte (dir.), *Teoría Queer. Políticas bolleras, maricas, trans, mestizas*, Barcelona, Editorial Egales, 2007, p. 111-131.

WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

———, *Le Corps lesbien*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

———, « Some Remarks on *The Lesbian Body* », Namascar Shaktini (dir.), *On Monique Wittig. Theoretical, Political and Literary Essays*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 2005, p. 44-48.

———, *Le chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010.

———, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

———, *L'Opoponax*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2018.